EMERIC Farouk

# *Qu'est - ce que le soufisme ?*

## *Essai sur la formation, la nature et la fonction du Shaikh et du Mourriide.*

## *Structures d'enseignement dans les Khanqahs Tchistiyahs du sous-continent indien.*

Tous droits réservés pour tous pays. Toute reproduction intégrale ou partielle sans le consentement de l'auteur et de l'éditeur est illicite. Une copie ou reproduction par quelque moyen que ce soit, photographie, photocopie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la production des droits d'auteur.

Auto-édition AÏFAR

Sites: desvillesetdeschamps.com

livredelavie.weebly.com

Couriel EMERIC Farouk: cielterre11@yahoo.com – Tel : 0753140125

*Généralités.*

Si le terme « soufisme » est connu de tous ceux qui s'intéressent aux disciplines spirituelles, peu sont vraiment allés en profondeur dans son histoire, son contenu, ses structures et surtout son but. Même les lettrés qui ont écrit sur ce thème restent le plus souvent prisonniers de concepts et schémas réducteurs et mythiques, comme s'il existait un modèle figé de vénérable bienheureux qu'il suffit « simplement » de parodier pour revêtir peu à peu ses caractéristiques prédéfinies !

Je me propose, en tant qu'enseignant-transmetteur autorisé par les maîtres Tchistis de l'Inde, de replacer cette réalité dans ses contextes et d'en donner un aperçu actualisé, car en toutes époques, les maîtres ont eu à adapter ses règles et pratiques aux couleurs de leur temps pour ne pas s'enferrer dans des schémas pétrifiés venant de grands initiés certes, mais, au vu même de leurs écrits et dires, valables pour leur époque uniquement.

Il est urgent de démythifier les arcanes d'une discipline somme toute destinée à quiconque possède un esprit sincère et dévoué, avec pour seule prise de conscience de départ l'évidence de la nécessité de sa correction intérieure, le dépoussiérage du miroir en vue de refléter le rai infime d'un soleil éternel et inaccessible. Bien entendu, au delà de ces images à la légitime ambition et pour concrétiser ce vaste programme, nous essaierons d'en définir la réalité palpable, la condition et le vécu tangibles de ce pèlerin, car de fait, employer des expressions rendant compte de degrés supposés élevés est une chose, les vivre et en parler simplement en sont une autre.

Ces règles de base du Tassawwouf que je vais exposer, viennent de ce que j'ai appris auprès de mes maîtres indiens. Si parfois je réactualise telle ou telle pratique en fonction de l'époque et de la société dans lesquelles nous vivons, jamais je ne me départis de ma fidélité à leur enseignement. Avec le recul, je constate que ces anciens étaient des visionnaires qui voyaient bien ce qu'allait devenir cette époque post-moderne et son constructeur : l'être humain. Leurs affirmations tiennent du bon sens et de la logique, de la réflexion et du raisonnement. Nulle place ici pour des credos que l'on doit accepter selon un principe de puissance qui ne cherche pas la raison : pas de place aux superstitions, candeurs et crédulité : ce qui est enseigné doit participer au discernement qui laisse en l'esprit un état rassurant d'entendement apaisant. Loin de moi cependant l'intention de nier la dimension « magique » de notre Voie, la « baraka », le « Faiz é Shaikh » : nous y reviendrons.

*Rappel historique.*

Tout écrit sur ce sujet affirmera avec raison que le soufisme représente l'aspect spirituel et mystique de l'Islam, en plus de son paysage cultuel et ses règles de vie en société. D'ailleurs, nous verrons que l'un ne va pas sans l'autre et qu'un « soufi théorique » ne vaut pas mieux qu'un « pratiquant » dévitalisé de sa sphère intérieure.

Le soufisme commence avec son plus grand représentant, Ashaikhoul Mashaaikh, le maître des maîtres, le plus grand Shaikh de tous les ordres initiatiques, le Prophète Mouhammad (S). Au VIIème siècle de notre ère commune, ce marchand illettré (?) apportera un message qui n'a fait que s'amplifier depuis 14 siècles et qui ramènera le cinquième de l'humanité à sa foi. Comme les autres grandes figures avant lui – Abraham, Moïse, Jésus (a),..., il vient rappeler à l'humanité oublieuse un discours datant des prémisses de la venue de l'Homme sur Terre, à savoir la reconnaissance de son origine divine, l'existence d'un Créateur omniprésent et omniscient et surtout la possibilité, de par la grande générosité de cet Être Unique, de tant s'approcher de Lui que ce voyageur se verra révéler sa propre réalité parmi cette création dont il n'est qu'un élément parmi tant d'autres. Cet être humain tant masculin que féminin se voit cependant doté de la plus grande des qualités accordées aux éléments de cette création : la conscience libre de se diriger vers cet absolu, découvrir cette loi d'Amour qui est le centre de gravité de l'univers, révéler l'entité véritable qui réside en lui tant couvert de la poussière de l'oubli et enfin se fondre dans cette Amour ineffable et surtout inénarrable : celui qui arrivera à ce vécu le devra uniquement à la Grâce de l'Ami et en sera lui-même le spectateur ébahi, stupéfié par la soudaine apparition de ce fleuve silencieux qui lui ravit son âme.

Mouhammad (S) amène donc ce message et organise en même temps sa communauté revenue depuis longtemps à un stade de barbarie et d'ignorance : c'est un chef de société qui aura un grand rôle pour la collectivité. En même temps, sa prophétie ne se limite pas à ce rôle extérieur. Un homme qui a directement commerce avec l'ange et voyage à travers les cieux pour s'approcher au plus près de la Divinité possède aussi une autre grande attribution : celle d'ouvrir les portes de cet au-delà de la matière et d'en donner les clefs dont il en est une lui-même. Il est venu pour montrer ce chemin que doit emprunter le quémandeur du visage de Dieu, afin d'apaiser ce vieux vagabond de la lumière en lui enseignant à devenir lui-même ce chemin, pour être sans plus exister, car Seule demeure Sa Face.

Historiquement, pendant que se créait la « nation musulmane », de son vivant d'abord et ensuite par l'oeuvre de ses plus proches compagnons et alors que se mettaient en place les règles devant accompagner le nouveau croyant dans sa vie quotidienne, était enseignée une science de l'intérieur de l'Homme, la recherche d'une autre manière de vivre en ce monde, dans une remise totale à Dieu, se rapprochant de cet exemple qu'a représenté Jésus (a) dans son culte « pur » offert à Dieu en se tenant constamment en Sa Présence. Parfaire son extérieur en pratiquant les règles de la morale et de la justice doit s'accompagner d'un voyage plus intime, dans les profondeurs des secrets de son Soi, aller dans les abysses de cet être chargé de bruits et d'oublis que nous sommes pendant très longtemps pour enfin découvrir et rencontrer notre propre essence et savoir qui Dieu a crée en nous.

Ainsi nait une chaîne initiatique qui commença avec deux des compagnons les plus proches du Prophète (S) : ‘Ali (K) et Abou Bakar (R). Ces deux personnages sont à l’origine de tous les ordres initiatiques soufis qui vont se créer pendant les siècles à venir. Abou Bakar (R) sera le premier Naqshbandi et ’Ali (K) sera le premier maillon de tous les autres. En sus de ces deux Compagnons un autre maître va commencer son enseignement : Hassan Bassri (r) qui avait été élevé dans la maisonnée même du Prophète (S).

Depuis, cette chaîne a perduré sans interruption jusqu’à aujourd’hui : j’ai reçu l’initiation et les autorisations de mon maître Shah Hakeem Akhtarr, qui l’a reçu de Mouhyyi-ous-Sounnah Shah Abrar-oul-Haqq qui a aussi été mon maître, qui l’a reçu de Moudjaddid-oul-Millat, Hakeem-oul-Oummat Thanwi, qui l’a reçu de Hadji Imdaadoullah, ... jusqu’à ‘Ali qui l’a reçu du Prophète (S). Je vous cite quelques grands maîtres de ma Silsillah : Baba Farrid-ud-dine Shakarr Gandj, Khraadja Mu’inuddin Tchissti, Sultan Ibrahim Ibn Adham, Shaikh Fuzayl ibn Ayaz, Khraadja Hassan Bassrri, Hazrat ‘Ali.

*Structures des congrégations. Khanqahs, Zaouiahs.*

Au départ, cet enseignement se fit de maître à disciple sans organisation particulière jusqu’à la création de couvents spécifiques. Les grands maîtres de ces époques et ce jusqu’aujourd’hui, après avoir reçu une instruction orthodoxe nécessaire, se retiraient dans leur village et distillaient leur enseignement particulier fait d’exercices spirituels physiques (travail sur le souffle, chakras, Zikroullah,...), poétiques (étude de Roumi (r), Attar (r), Ibn ‘Arabi (r), etc..., chants de poëmes traitant des ressentis et étapes de la voie. Bien souvent ces soufis ont été persécutés par les tenants de la règle dogmatique car ils connaissaient des états extatiques propres à susciter leur perplexité et leur jugement. Antinomiens, ils cherchent la liberté dans la rencontre avec Dieu et non l’emprisonnement dans des limites de la doctrine qui pourtant est nécessaire en tant qu’outil pour le façonnage du grand oeuvre. Un bâtisseur ne peut se passer de ses outils et de ses connaissances techniques mais, pour créer l’inimitable, pour que l’Art devienne vraiment royal, il lui faut dépasser sa raison. Ces soufis que l’on a appelé « qalandars » ont souvent effacé les frontières confessionnelles au profit d’une union avec Dieu. Nous y reviendrons.

Ces monastères ouverts se sont donc de plus en plus constitués pour devenir un paysage complètement admis par la culture populaire : Khanqahs, Zawouiahs sont des lieux où le croyant de base autant que le chercheur de sainteté se rendent pour demander au maître ses enseignements et son intercession par ses prières.

Une vie faite de piété, d’exercices spirituels, d’étude de littérature et de langues s’organise alors. Le maître, à sa mort, laisse ses représentants qu’il aura choisi pendant sa vie, des disciples qu’il aura formés et dont il sera sûr qu’ils continueront à enseigner le message prophétique dans son authenticité de départ, car les prétendants pullulent, ceux qui désirent la maîtrise sans être passés par la servitude, ceux qui font de la voie royale un chemin fangeux d’orgueil et de désir de pouvoir. À ce titre, depuis plusieurs siècles dans ma Tarriqat, il est interdit à un Shaikh de donner le Khilaafat à l’un de ses enfants : cela vous l’aurez compris pour interdire à un fils indigne de profiter du renom de son père pour asseoir sa propre renommée et volonté de pouvoir et d’argent. J’en ai connu de ces fils sans honneur !

Ces soufis sont donc des lettrés, souvent en butte aux pouvoirs officiels, car jouissant d’une liberté que leur donnent leurs études, en lieu et place de se soumettre à l’avis des autres savants littéralistes. Ces « clochards célestes », bohèmes désargentés sans feu ni lieu, ayant pour certains oublié jusqu’à leur nom tant il ne restait en eux que le Saint Nom de Dieu, se retirent dans l’incognito de leur intérieur, n’ont pas besoin de reconnaissance car ce besoin reste un orgueil et ils s’en sont départis. Certains vont même jusqu’à faire des actions pour susciter le blâme tant ils se méfient de leur attirance naturelle et humaine pour l’accréditation du regard des autres. Être libre , n’est-ce pas se retirer intérieurement du jugement des autres ? C’est un travail long qui peut prendre toute une vie sous la guidance d’un maître obligatoirement.

Dans le sous-continent indien, le soufisme commencera à s’installer au début du XIIème siècle et s’il a pu prendre diverses colorations, sa pratique s’est toujours accompagnée d’étude et de science : « ‘Aalim soufi » disait

mon Shaikh (r). On ne saurait concevoir de compréhension ni de progrès dans la Voie sans l'étude minutieuse de ce que nous a légué son plus grand représentant: le Prophète Mouhammad (S).

Durant toutes ces années que j'ai passé auprès de mon maître dans sa Khanqah en Inde, j'ai pu voir journellement, cas après cas, situation après situation, ce qu'est guider quelqu'un ou plusieurs disciples en même temps, les manières de procéder, les paroles adéquates, les conseils particuliers délivrés à chacun. Si quelqu'un qui prétend guider les autres qui lui font confiance n'a jamais vécu cela in situ, observant, enregistrant dans sa mémoire comment procédaient les anciens, témoin de leur sagesse, comment pourrait-il arriver à un résultat réel ? En se fondant sur les livres ? Par ses propres réflexions théoriques ? En engrangeant dans les universités les connaissances livresques ? Par une science infuse et miraculeuse qui arrive soudainement sans explication ? Cela serait alors à la portée de n'importe qui ! Mon maître disait avec raison que la prise en charge d'une âme était quelque chose d'extrêmement subtil, délicat, qu'une grande responsabilité reposait sur ses épaules car un Mourrid lui confiait son voyage intérieur avec confiance, générosité et abandon de soi. Cela ne peut se faire sans Sohbah.

Dans ce sous-continent indien si rempli de spiritualité millénaire que quiconque peut ressentir dans le simple air ambiant, le Tassawwouf ou ce chemin qui mène à la rencontre du Bien-Aimé en ce monde même est distillé dans 4 grandes écoles : Soharwardia, Naqshbandia, Qaadriyah et Tchistiyah. La première s'est peu à peu affaiblie au fil du temps pour se fondre dans la Tchistiyah axée sur l'étude du Farrssi et plus particulièrement celle du Mathnawi de Djalaal-Oud-Dine Roumi (r). Cet étudiant qui sera initié dans une de ces écoles le sera dans les 4 et pourra guider les néophytes de toute nature, car chaque pèlerin possède un « Mizaadj », une coloration particulière de sa personnalité qui lui fera choisir tel Shaikh plutôt que tel autre.

*Le Sohbah et le choix d'un Shaikh.*

Ce mot d'origine arabe signifie compagnonnage, proximité, affinité. Il possède une réalité très précise dans le cheminement du voyageur qui navigue sur cet océan de la connaissance subtile menant à la Proximité de la Divinité. Celle-ci, par Sa Générosité, crée des conditions propices en adéquation avec nos limites humaines.

Tout futur Shaikh doit voir, entendre, être témoin journellement, et ce pendant un temps suffisamment long, de la manière de procéder d'un Shaikh authentique, un « Shaikh kaamil ». Nos lettrés ont tous l'habitude de traduire ce mot « kaamil » par « parfait ». J'opterai pour ma part pour « accompli », « complet », « achevé ».

La différence réside en ceci : par « parfait », on entend un schéma prédéfini de qualités et de réalisations qui situe la considération du Shaikh comme en dehors de toute humanité, de toutes limites humaines : le Shaikh est une sorte de réservoir de « baraka » plus ou moins miraculeux et personne ne doit mettre cela en doute sous peine de dissiper ce besoin inconsidéré et dérouté du disciple à vivre dans une atmosphère de prodige, de mystère empreint de merveilles. J'ai depuis toujours été témoin de cette fausse perception : le Shaikh est une sorte de martien, un être de légende aux « états » célestes. A peine s'il mange, boit ou dort ! Il a une volonté de fer, est sujet à des apparitions, etc, etc, etc ! J'affirme en rapportant texto les préceptes des Mashaikhs de ma Silsilah que cette manière d'appréhender le Tassawwouf tient de la niaiserie la plus candide indigne d'étudiant en science du divin que nous sommes. Pour la plupart des pèlerins qui raisonnent sur ce sujet, la réalisation d'un chercheur de vérité serait l'apanage d'un modèle extérieur à lui, ce saint aux apparences bien définies qu'il faudrait arriver à imiter pour en devenir un ! Non. Le temps, le recul et l'expérience de toute une vie passée sur cette Voie me fait certifier que chacun possède son propre chemin et sa propre couleur. La réalisation de chaque être est différente de l'autre. Mon maître (r) disait que le « goût de Dieu » est particulier à chacun, que chaque pèlerin a sa propre saveur de la Présence du Bien-Aimé.

La nature du Shaikh kaamil tient ainsi de l'accomplissement, de l'achèvement en ceci que chaque voyageur a le sien : où il m'est désigné d'arriver est différent de celui de l'autre. Cet aspect de complétude réfère ainsi à cette fidélité primordiale à ces règles du voyage mystique dans leur transmission, car la traversée de ces océans nécessite des bases solides et stimulantes. Rien ne peut être fait ni acquis par la soumission aveugle et sans réflexion du Mourid. La célèbre affirmation qui dit que « le mourid doit être comme un cadavre entre les mains du laveur de

mort » doit être compris autrement qu'un abrutissement et perte de liberté et faculté de raisonnement. Il faut rendre au Shaikh chargé de perpétuer l'enseignement prophétique son caractère humain et perfectible. Le Shaikh est un homme avec ses lumières et ses vicissitudes, ses inconstances et ses métamorphoses.

Au delà de cette parenthèse, nous revenons à ce leitmotiv présent chez tous les Mashaikhs de toutes époques : la Sohbah. Ce terme donne aussi la condition essentielle du choix d'un Shaikh. Par extension, Sohbah donne Mounaassibat, c'est à dire affinité, attirance : la personnalité du Shaikh, ses manières de parler, de se comporter, de présenter les idées doivent correspondre à la nature du futur Mourid. Dans ma Silsillah, quand quelqu'un venait demander à nos maîtres comment choisir un Shaikh ou même qu'il était prêt à devenir Mourid, il lui disait d'abord d'aller suivre l'enseignement d'autres Murrshids authentiques, de bien s'imprégner de leur nature d'homme. Après avoir fait ce tour d'observation, le futur disciple pouvait choisir en toute liberté et connaissance ce Pir qui va l'accompagner longtemps sur la Voie.

C'est cela que les maîtres appellent Mounaassibat, condition primordiale de cette allégeance. Sans cette affinité qui va installer une communion d'esprit à esprit, intellect à intellect, d'âme à âme, une harmonie d'amour, tout départ sur le Chemin est vain et ce voyageur sincère ne met pas toutes les chances de son côté.

Cette recherche d'inclination est si importante que mon maître (r), citant Maoulaana Thanwi (r), affirmait ceci : il ne sert à rien de se fonder sur la réputation d'un maître, son nombre élevé de mourriides, sa renommée, sa grande science : si le mounaassibat n'existe pas, il n'y aura pas de profit pour le mourriide. Mieux vaut prendre pour guide un Shaikh non connu mais authentique et pour lequel on aura une véritable attirance. De plus, il faut enrayer une fois pour toute cette attitude - certainement sincère mais tenant de l'ignorance - de conseiller fortement tel ou tel Shaikh. Certes, on peut et on doit orienter un chercheur en quête d'un guide vers les mashaïkhs connus pour être d'authentiques héritiers de ceux du passé. En aucun cas, on ne pourra dire à quelqu'un : « Fais le Bé' sur la main de ce Shaikh car je l'aime beaucoup, il est très connu et a énormément de disciples qui lui font confiance ». Le serment d'allégeance est une affaire intime et on doit s'orienter ²vers son propre ressenti en toute liberté. Tel Shaikh fécond pour tel Mourride ne l'est pas forcément pour tel autre.

La recherche de l'Amour qui amène l'élève devant le Shaikh vient d'une prise de conscience déjà héroïque, une Grâce de Dieu. Pour amener ce coeur sincère à Lui, Dieu a installé des étapes : la première est ce « Fana fii Shaikh » dont on reparlera ainsi que des deux autres niveaux, et de ce qu'il y a après cela.

Quand le quêteur est sûr de son choix, le maître peut alors accepter le serment d'allégeance, le « Béét » en Ourdou, mot qui vient de l'arabe « Bé' » et qui réfère à un épisode de la vie du Prophète Mouhammad (S) et de ses compagnons (r) : pour marquer leur engagement à suivre leur chef, ils ont mis leurs mains dans les mains du Prophète (S) et ce geste s'est perpétué dans les Silsillahs de maître en maître. Le disciple s'engage à suivre toutes les recommandations de son maître, de s'efforcer à les pratiquer toutes.

*Fréquentation du Shaikh, vie au quotidien.*

Après ce rituel, la connexion spirituelle, les progrès dans sa correction intérieure et ses attitudes externes, la sensation de l'approche du but sacré ne peuvent se concrétiser sans une assiduité dans la proximité physique et intellectuelle du Pir. Nos maîtres enseignent depuis longtemps qu'un itinérant vers Dieu qui ne garde aucun de ces contacts avec cet ami de Dieu, ce connaissant des embûches de la voie, ne peut aller nulle part. Il s'agit ici d'une protection généreuse de Dieu car ce chemin au-delà des chemins de la foi et des adorations n'est rien moins qu'un dépassement de soi, la recherche d'un état essentiel de l'être, le dépoussiérage de ses oublis, un éveil de son regard qui découvre un autre regard qui lui permettra la rencontre de Dieu en ce monde même, autant qu'Il le voudra. C'est donc un cheminement comportant moult dangers et égarements : seul un « compagnon » qui a déjà parcouru la route peut prévenir le néophyte de ces dangers et le protéger.

Mon maître (r) avait l'habitude de dire : « Je suis votre Pir car vous m'avez choisi dans votre liberté, mais il ne s'agit pas pour vous de m'imiter en me considérant comme un but à atteindre, une perfection à embrasser. Non.

Vous avez votre propre nature et il s'agit pour moi de vous aider à la découvrir pour que vous réalisiez votre propre liberté. Mon disciple, c'est mon ami, mon compagnon sur la route. Je suis plus vieux que vous, j'ai marché plus que vous et depuis plus longtemps, je peux donc vous prévenir et vous avertir. Nous sommes tous sur le même chemin vers le même but. Si vous tardez à me suivre, je vous attendrai un peu, mais pas trop longtemps car j'ai ma route à faire : alors : en route ! ». Il ajoutait : « le disciple véritable est celui grâce auquel je progresse moi-même ». Nous reconnaissons bien là cette humilité sincère des amis de Dieu qui ne disent que des vérités, car une telle parole n'est pas un effet de style mais bien une réalité.

Au vu et à la fréquentation de tels maîtres de ce déjà « ancien temps », je suis dans l'obligation de déchirer cette image fantasmée et invraisemblable de l'impeccabilité du maître. Je lui rends sa nature humaine et par là même bien plus proche de nous qu'un fantasme complètement fictif. Mon maître disait encore : « Au début de la Voie, vous voulez m'imiter. Cela ira un temps. Ensuite, il faudra vous chercher vous-même et mon rôle et mon but sont que vous arriviez à votre propre liberté et nature, et non la mienne. Je suis quelqu'un d'autre, différent de vous. J'ai ma propre roue. Nous allons ensemble vers Dieu ». Je pense maintenant avec tout ce recul que c'est une merveilleuse définition de la réalité de ces rapports entre maître et disciple.

Dans le sous-continent indien où j'ai étudié et fréquenté mes maîtres, ceux-là ont depuis des siècles instauré cette obligation du contact avec le maître. Tout disciple n'a pas forcément les moyens de voyager physiquement : ils ont établi une nécessité de correspondance épistolaire dans laquelle le disciple rend compte de ses états intérieurs et de ses progrès ou régressions. Il ne s'agit pas de raconter sa vie sur des dizaines de pages mais de décrire succinctement sa situation spirituelle. Le maître se fait un devoir d'y répondre et la règle inclue de metrre une enveloppe timbrée dans sa lettre car celui-ci n'est pas riche non plus et, sans cette participation, il ne pourrait pas répondre à tant de disciples : tout est donc parfaitement pensé pour qu'il ny ait pas de rupture de cette énergie de transformation nécessaire au mourriid.

Qu'en est-il de cette âme qui a reconnu la nécessité du maître, qui a prêté serment sur sa main et qui n'a ensuite plus aucun contact avec son professeur ? C'est comme si elle n'avait jamais pris allégeance et elle ne peut naviguer seule sur une mer redoutable.

*Exercices particuliers.*

De tous temps, les tenants de l'orthodoxie ont toujours reproché à ces « ascètes » du monde, ces « moines » solitaires à qui ne suffisaient pas une pratique cultuelle externe , d'échafauder des conduites et exercices « fantaisistes » car n'appartenant pas toujours à la Sunnah, la vie du Prophète (S). Pour eux, et il en est encore comme cela dans les conceptions wahabites et rigoristes, tout ce qui ne peut être trouvé dans la Sunnah doit être banni : il ne faut donc plus prendre l'avion ni lire même le livre du Coran car ce livre n'existait pas du vivant du Prophète (S) ! Une telle position absurde trouve encore des bouffons ignares pour être professée ! Comme si les Hommes étaient exactement les mêmes en toutes époques, lieux et sociétés, que l'on pouvait se calquer sur une manière de vivre du VIIème siècle en un pays et une culture donnés : je l'ai fait pendant 27 ans ! Je sais maintenant qu'il me fallait trouver mon propre domaine de vie et de pensée : Alhamdoulillah, Dieu m'en a donné la grâce.

Pourtant, les maîtres authentiques insistent beaucoup sur la nécessité de la pratique extérieure en tant que discipline de base pour structurer le quotidien. Se conformer aux exigences du culte règle le style de vie et crée une atmosphère très proche de l'expression soufie. Ils affirment par contre que cela ne suffit pas : attester la foi par la parole et les actes est nécessaire mais non achevé : d'où des exercices physiques et mentaux venant compléter les protocoles de l'orthodoxie.

L'activité la plus importante du Saalik (voyageur), après la prière faite dans un état de concentration de plus en plus profond, reste le Zikr que l'on traduit communément par « souvenir, remémoration ». Il s'agit de litanies à répéter un certain nombre de fois journellement. On retrouve cela dans nombre de disciplines spirituelles et cette pratique porte des noms divers : mantra japa, incantations, etc. Le son le plus simple et le plus élevé commun à tous les Tourrouks à toutes les époques est le nom d'Allah, répété un certain nombre de fois selon les

maîtres, avec ou sans rétention du souffle et travail sur le coeur physique, associé aux différents Chakras appelés « Lataaïfs ». Ces techniques sont différentes selon les maîtres et les époques mais possèdent le même but : parvenir à un état mental proche du vide de soi et du monde où il ne reste plus que le Divin Nom. Bien-sûr, cet état est momentané car soumis au temps. Il arrive un jour à certains maîtres de demeurer ainsi constamment dans tous les moments de la vie, mais ceci est une Grâce de Dieu et Seul Lui sait à qui Il donne ce degré d'oubli de soi et du monde. Ces êtres de lumière ne savent plus qui ils sont et connaissent Dieu en lieu et place d'eux-mêmes.

Une autre conduite importante pour le Mourriid est le contrôle de tous ses sens qui l'attirent vers les illusions du monde et ses fallacieuses brillances. Le mental est constamment sollicité par ces « fantaisies » de sa nature : attirance pour les richesses, les beautés des corps, les dominances et violences sous toutes leurs formes. Il s'agira pour cet apprenti de canaliser ces injonctions de l'ego instinctif. Une parenthèse ici. Ce terme est à la mode ces dernières décennies par l'apport de nouvelles connaissances des disciplines orientales. On entend très souvent : « il faut détruire, tuer, vaincre l'ego ». Ceci est un non-sens. Le mot en arabe est « Naffs », c'est à dire « tout ce qui est doué de vie », « tout ce qui fait que la vie est là ». Si on tue l'ego, il n'y a plus de vie ! Par contre, il existe des degrés en son sein et il s'agit de passer d'une étape à l'autre. Pour ma part, j'ai appris qu'on pouvait grouper ces différentes réalités sous 4 échelons :

- Naffssi Ammarrah : l'ego instinctif qu'il faudra effectivement contrôler, modérer, inspecter constamment, surveiller, contenir mais non détruire car l'animal que nous sommes avons besoin de certains de ces instincts pour survivre. Il faut savoir que tant que nous appartiendrons à ce monde, cet ego sera toujouts là.

- Naffssi Lawwaamah : le Moi qui prend conscience, est capable d'auto-critique, se blâme aussi car il voit ses manquements, ses ingratitudes, son orgueil, sa vanité. Il

commence à savoir : étape primordiale avant l'engagement. C'est le « 'Ilm oul Yaqiine », la science de la certitude. C'est la plaine du combat, des efforts, des sacrifices qui mettent le coeur en sang.

- Naffssi Moutmaïnnah : le Moi pacifié, qui a fait son choix. Quelque soient les épreuves, le doute n'a plus droit à la parole. C'est le « 'èïnoul yaqiine », l'oeil de la certitude : le Moi « voit » et ce regard passe de degré en degré. Ici, le pèlerin s'est réconcilié avec son côté sombre et apprend à l'accepter tout en le contrôlant. Le vieux guerrier commence à poser les armes et ses batailles changent de nature.

- Naffssi Rrazilah : l'acceptation, la constance, la Présence divine continuelle, immuable, qui demande une vacuité des sens chez le pèlerin de Dieu. C'est le « Haqq-oul-Yaqiine », la réalité, l'évidence, le constat de la certitude. Sa conscience connaît alors 2 fractions : une qui est celle de tous les jours et qui reçoit les événements du quotidien avec leurs énergies positives et négatives, et l'autre où il n'y a plus que Joie, contemplation perpétuelle. L'humain prend les attributs, les couleurs de la Divinité et n'existe plus en tant que tel. Dans ces hauteurs de l'être énoncées par les visions de ces maîtres, chacun leur donne leurs propres apellations. Ainsi, Ibn Arabi (r) parle du « Nafss é Qoudssiyyah », « la sainte vie », la sagesse, la félicité simple, dénudée de tout suport, l'abandon libre. Nous essaierons de parler de tout cela plus en détail dans un prochain essai sur le Tao et le soufisme, cet « endroit » où l'occident épouse l'orient, là où les grands maîtres de tous lieux et de toutes époques ont tous vu, vécu et dit la même chose, la même vision, atteint des connaissances semblables.

Voici donc quelques précisions et remises en ordre d'une notion tellement importante qu'elle en est basique : les réflexions intellectuelles ne suffisent pas à la cerner : il faut apprendre avec ceux qui savent et cette « science » est « ladouni », vient directement de Dieu sans passer par le langage et les livres qui ne suffisent pas à l'exprimer. Seul le coeur qui contient Dieu peut ressentir et transmettre par émanation, effluves silencieuses. La Présence de Dieu possède un parfum, l'odeur d'un souffle éternel qui produit cette plainte en traversant la flûte de notre corps en souffrance de la séparation. C'est un peu de cette eau de ce fleuve d'amour divin qui passe du coeur du Shaikh à celui de son élève qui ouvre le sien car il lui donne sa confiance.

Le vagant de Dieu à la poursuite de Son Mystère commence donc ses efforts par ces pratiques de base tout en informant le maître de ses avancées ou difficultés. Un jour, après nombre d'années de travail, de voyages, de remises en question, d'acharnement souvent, de découragement et de violence sur soi, de chutes, le bruit de l'esprit s'estompe. Dans ce grand brouhaha de la conscience arrive un silence reposant et enfin paisible : le vagabond vieilli et couturé de cicatrices externes et internes, trouve une Joie ultime, un ravissement sans causes ni supports factuels : le vieux coeur qui a tant saigné est consolé et le regard physique se tourne vers le sol tandis que celui du coeur contemple Dieu de toute part. Il n'y a pas d'autre que Lui pour amener ainsi Son ami à Lui.

A ce stade ou même un peu avant, le Shaikh peut donner à ce Mourriid qui a oeuvré un rôle qui lui a été donné à lui-même dans son passé : celui d'enseigner le Tassawwouf, d'accompagner les plus jeunes marcheurs sur la route des étoiles. Il s'agit ici d'une institution vieille de plusieurs siècles : le Khilaafat.

*Khilaafats.*

Mon maître (r) disait qu'il y a deux sortes de « Aouliyah Allah », d'amis de Dieu : ceux qui le sont pour eux-mêmes et ceux qui le sont pour les autres. Les premiers restent inconnus du commun et se contentent d'adorer Dieu dans le secret de leur quotidien et de paraître inaperçus du collectif. Je suis persuadé pour ma part que cet univers tient son équilibre sur les forces de l'Amour que ces êtres ont atteint et leur existence est le garant de cette harmonie des contraires.

Quant aux seconds, ce sont des « fabriques » de Aouliyah disait encore mon maître(r) : ils ont à charge de les « construire ». Pour ce faire, nos Mourshidiine de l'Inde ont depuis des siècles institué un « grade » qui donne autorisation à l'impétrant de transmettre le message initié par le Prophète (S), de perpétuer les techniques tant physiques que mentales permettant à la longue de corriger ce qui doit l'être, adapter ces exercices à force de Sohbah, d'observations et de réflexions car chaque Mourriide est un cas particulier.

Le premier degré se nomme « Khilaafat Madjaz é sohbat » en Ourdou (entendez : « Idjaazahi Sohbah » en arabe). Le désigné commence dans son pays, sa région, sa ville l'enseignement de ce qu il a appris concernant les arcanes du Tassawouf, réunit son groupe d'intéressés pour la pratique du Zikr et, comme c'est le cas dans notre Silsillah, organiser l'enseignement du Mathnawi de Roumi ou d'autres poésies sacrées accompagné de chants, d'études de langues et de commentaires des grands maîtres. Ce niveau est celui du Mouqaddam dans les Tourrouks d'Afrique du Nord. Il représente le maître en transmettant son enseignement.

Le deuxième degré est celui du « Khilaafat Madjaz é Beit » (entendez « Idjaazahi Bé' »). Ici, le maître a « fabriqué » un autre maître car ce dernier  a autorisation de prendre des disciples, d'accepter que des étudiants prennent le serment sur sa main car il fait partie maintenant de la silsillah. Ce « rang » donne lieu à une cérémonie d'initiation variant selon les maîtres et Tourrouks. Ce nouveau maître ouvre alors sa propre Khanqah, sa Zawouiah, son propre lieu d'enseignement. À l'évidence, celui-ci ne différera pas de celui de son maître car tous les maîtres disent la même chose, transmettent la même réalité. Évidemment, son « style », sa manière de parler, de communiquer avec les Mourriidine sont différents. J'ai connu des Khoulafahs qui commençaient tout de suite à oeuvrer dans ce sens et d'autres, moins nombreux, qui ne pouvaient pas passer immédiatement de ce stade de Mourriide à celui de Shaikh et qui envoyaient ceux qui venaient le voir vers ses amis autorisés. Mais même ces « hésitants embarassés » enseignaient, donnaient des conseils, faisaient le « travail » donné par leur maître. Il existe des natures qui ne peuvent supporter les « rôles » de modèle ou de directeur de conscience et qui préfèrent rester semblables aux autres. Ceux-là sont cependant considérés avec respect car le regard du maître leur a été donné et cette marque représente une clef nécessaire pour ouvrir certaines portes. Le maître sait ce qu'il fait. À titre d'exemple, mon maître (r) a nommé plusieurs dizaines de Khoulafahs qui ont été ouvrir leur Khanqahs dans divers pays : Bangladesh, Inde, Pakistan, Afrique du Sud, Île de la Réunion, Île Maurice, Afghanistan, Canada, pour ce que j'en sais. Par contre, un de ses maîtres qui a été son professeur du Mathnawi, avec qui il a vécu 16 années dans la forêt au Nord de l'Inde, grand savant de la scolastique enseignant à Déoband, grand Khalifah de Moudjaddid-é-Waqt Hazrat Maoulaana Ashraf 'Ali Thanwi (r), n'a désigné que 7 Khoulafaas dans toute sa vie : il s'agit de Maoulaana Shah Abdoul Ghani Poulpourri (r). Il était de ceux que ne voulait pas les honneurs tandis que les autres

pouvaient les accepter sans orgueil, en toute simplicité. J'ai vu mon maître bien des fois avec des milliers (j'ai bien dit des milliers!) de disciples autour de lui et agir exactement comme si on était seul lui et moi. Il me faisait chanter le Mathnawi devant toutes ces foules : en Inde, au Pakistan, au Bangladesh, en Afrique du Sud, en Afghanistan, le plus souvent lors d'inaugurations de mosquées ou d'invitations particulières. Ma foi ! Au début, j'étais à peu près tétanisé mais dans l'environnement de tels maîtres, une autre énergie est présente et vous prend : je chantais avec un vide dans ma tête. J'ai même fait des discours en Afghanistan en anglais traduit en même temps en Poushto ! C'est vous dire !

*Nature du Shaikh.*

La nomination de ces Khoulafah se fait donc sur mérite individuel : pas de place ici à un héritage familial qui verrait les enfants fonder leur renom sur celui de leur père. Le Shaikh est celui dont le futur rôle est validé par le maître.

Bien-sûr, il est instinctif de penser qu'il s'agit ici d'un degré de réalisation spirituelle, d'une gradation rendant compte de la brillante élévation du nommé. Il n'en est rien. Si cette attribution révèle malgré tout un état d'avancement du Mourride, c'est aussi le point de départ d'un autre voyage: le Khalifah est un néophyte au début d'une autre voie qui fait suite à la première. J'affirme pour l'avoir vécu et vu d'autres le vivre que cette « grâce » arrive quand cet étudiant est enfin parvenu à être totalement certain qu'un tel « degré » ne peut lui être attribué, qu'il n'aura jamais le « niveau de vertus » nécessaire, qu'un long chemin est encore à accomplir. De plus, ce disciple sait de pleine certitude que cette nomination ne peut être un but car cela serait de l'opportunisme.

Ce proche du maître met du temps et des efforts pour acquérir pleinement la fermeté infaillible de cette certitude car il est humain, naturel, normal qu'un néophyte puisse voir dans ces titres un but à atteindre : le khalifah fait partie des plus proches, a des moments intimes particuliers avec le maître. Il est celui à qui le maître confie des idées et des travaux qu'il ne donne pas à tous ses disciples. Il est donc logique qu'un débutant voit cela comme un but à atteindre. Certains d'ailleurs, malgré le temps qui passe, ne comprendront jamais que cela est un leurre et ils seront toujours poursuivi par leur instinct de pouvoir et leur recherche d'honneur. Éradiquer cela est bien un travail essentiel à réussir pour arriver à n'en garder aucune nostalgie ni doute. Alors une nouvelle porte peut s'ouvrir. Celui qui était dans le « Fana fi Shaikh » ( l'extinction dans le modèle du maître) entame un voyage plus personnel, commence à se « libérer » de l'imitation du Shaikh pour trouver sa vraie nature dans le modèle par excellence : le Prophète (S) : c'est l'étape du « Fana fi Rrassoul » où l'élève continue à étudier et trouve sa place dans « l'inspirateur » de la perfection (S). Un jour viendra où il atteindra ce qu'il a toute sa vie durant considéré comme but ultime : le « Fana fillah », l'extinction en Dieu. Alors, dans les tempêtes existant dans ce paysage proche du Divin, il voit qu'un autre « état » existe après ce dernier Fana. Parvenir à l'Union avec Dieu ne signifie pas devenir Dieu : seul un imbécile peut penser cela ! Il annonce un état d'être final, tel que l'a conçu le Seigneur Très Haut dans Sa Science infinie. Car comment pourra t-il vivre à ce stade, cette vie de tous les jours en contact avec ses frères Hommes ? Qu'y aura t-il dans ses pensées, son regard sur le monde, ses émotions nouvelles face à des situations archiconnues ? Les maîtres ont appelé cette manière d'être « Baqah », la pérennité de la vie en Dieu. S'il ne peut « devenir Dieu », qui est-il ? Lui-même ! Enfin. Par Sa Grâce immense, Dieu l'a fait se rencontrer. Il lui a enlevé les voiles qui le cachait à lui-même.

Toutes ces clameurs qui ont été son quotidien pendant toute sa vie et qui l'a si souvent et tant fait souffrir, toutes ces confusions de son mental exacerbé, tous ces vacarmes de son ego trituré et en perpétuelle lutte, tout cela se tait en un endroit particulier de lui-même qu'il découvre et dont il n'a jamais soupçonné l'existence. Le bavardage de ses pensées s'arrête. Ce calme amène « son soupir dont seul le ciel est le témoin » nous dit Maoulaana Roumi.

Il pourrait alors s'en aller vers Son Seigneur pour cette ultime rencontre depuis si longtemps attendue. Depuis combien de vies travaille t-il pour cet « instant » des retrouvailles ? Lui- même ne le sait pas mais Dieu le sait. Il reste à la disposition de son Seigneur : Lui Seul décidera du moment de son départ. S'il reste des travaux à accomplir, il demeure un outil prêt dans les mains de l'Artisan. Il prie pour que sur son dernier soufle meurent à ce

monde les vers du Mathnawi de Maoulaana pour qu'ils renaissent dans cet Après-là où il se rend : émigrer de cette vie en compagnie des sons du cantique du Mathnawi pour éclore dans un autre vent et devenir un éther enfin impalpable. Fermer ses yeux à ce monde en un coeur serein. Telle est sa dernière prière.

Le derviche a marché longtemps pour arriver à la source de l'eau, s'est assis sur la pierre et attend maintenant que se lève les brumes dans la lumière du jour, ce nuage qu'il doit devenir.

*Vie dans la Khanqah Imdaadiyah Ashrafiyah.*

Voici esquissée succinctement l'ossature du système d'enseignement du Tassawwouf tel que je l'ai appris aux Indes. Nous sommes loin ici des manifestations extatiques des Darrgahs remplis de visiteurs se tenant par la main en scandant des sons, des groupements et processions bien que cela pouvait arriver avec mon maître (r). Nous sommes loin aussi de prétentions d'intellectuels qui ne connaissent du Tassawwouf que la poussière des livres et de leur cerveau ! Les livres sont nécessaires certes mais largement insuffisants, comme en toute science : vous pouriez apprendre à découper des métaux avec une tronçonneuse en suivant une simple mode d'emploi ? Dangereux ! Il en est ainsi de la progression vers Dieu : elle ne peut s'acquérir que par le rapport professeur-élève.

Cette atmosphère du Tassawwouf que j'ai connue et qui m'a séduit est faite de simplicité, d'humilité, d'abnégation, de déférence et de modestie pouvant aller jusqu'à l'effacement. Pourtant, l'ambiance qui régnait autour du maître (r) était lumineuse, empreinte d'émanation de chaleur spirituelle, avec un constant sourire aux lèvres et des larmes aux yeux. Mon maître (r) pleurait tout le temps : quand il regardait le ciel le matin à la promenade après la prière, quand il contemplait la lune dans la nuit et il disait : « si cette créature est si belle à contempler, comment est donc Celui qui l'a créée ? Quelle est donc sa beauté ? ». Il m'arrivait bien souvent de passer mon doigt sur sa joue, de collecter quelques gouttes de larmes et de les boire. Je crois qu'il ne s'en apercevait même pas mais je me souviens que j'étais le seul à oser faire cela comme j'étais le seul à chanter le Mathnawi : j'étais jeune et plein de fougue et d'impertinence, véritablement comme un enfant devant un père aimant, accessible, toujours à l'écoute, à qui on pouvait confier toutes ses peurs et angoisses ainsi que ses questions et je ne m'en privais pas ! Mon maître (r), dans tout le sous-continent indien et en Iran portait les titres de « Shams-é-Mathnawi » et « Roum-é-Thaani ». Il était respecté en tant qu'héritier incontestable de Maoula-é-Roum (r), possédait les clefs de l'enseignement secret de Djalaal-oud-dine (r), ce contenu de son oeuvre qui rendait compte de ce qu'il avait vu en Shams-Oud-Dine Tabrizi(r). Il a écrit plus d'une centaine de livres dont : « Ma'arifoul Mathnawi », « Ma'arifoul Shams-é-Tabrizi », « Foran-é-Roum ». La nuit, après la fermeture des portes de la Khanqah, vers minuit, on se rendait dans une petite pièce derrière la grande salle. Elle ne pouvait contenir que 5 ou 6 personnes. Dans cette cellule, mon maître (r) nous parlait du Mathnawi jusqu'à 2h du matin. Je le massais ensuite car c'était un homme déjà âgé avec des douleurs un peu partout et j'arrêtais quand j'entendais un très léger ronflement. Et j'allais alors dormir à mon tour pour me réveiller à 5h pour la prière à la petite mosquée à l'intérieur de la Khanqah. Ensuite, pas de sommeil ! Promenade matinale dans le désert frais au petit matin. Naashta (petit déjeuner) au retour et étude dans les classes : Farrssi avec un Mufti afghan devenu un grand ami, apprentissage d'autres sciences avec le Khaadim (serviteur) spécial du maître : Mirr Sahab qui vient de mourir il n'y a pas longtemps. Un très grand ami lui aussi, qui m'a appris beaucoup de choses et pour qui j'avais un immense respect. Il était un « Sayyed », un descendant de la famille du Prophète (S). Que Dieu lui donne une place de lumière dans Son Paradis. Le midi et le soir, j'aidais à la cuisine pour préparer les « Rrotis », ces pains indiens sans mie. Il y avait fête les jours où le maître en recevait un autre de sa connaissance. Il le faisait asseoir à côté de lui et le présentait. On était bien une petite centaine dans la grande salle. Toujours, il revenait au Mathnawi pour étayer ses idées et thèmes traités. Tout autour de cette grande salle étaient rangés des milliers de livres et souvent, le maître disait à un savant d'aller faire telle ou telle recherche. L'atmosphère était constamment studieuse, ce qui n'empêchait pas l'humour et les histoires où tout le monde était plié en quatre ! Au début je planais : je n'y comprenais rien car mon maître était un orfèvre en jeux de mots construits avec 4 ou 5 langues mélangées ! Petit à petit, je me roulais par terre avec les autres ! Son « Mizaadj », sa nature humaine était faite de douceur, d'ivresse, d'humour, de simplicité, de candeur aussi avec pour manteau une science immense en beaucoup de domaines. Il était, outre un enseignant en langues, jurisprudence et Mathnawi, un médecin ayurvédique et fabriquait tous ses

médicaments à base de plantes dans son laboratoire. Je l'assistais souvent mais, à mon grand regret, je n'ai pas eu le temps d'apprendre cela avec lui. J'avais charge de famille et mon temps d'étude était consacré à tout ce qui tournait autour du Mathnawi et au service de la Khanqah. Je balayais souvent la rue devant le bâtiment car mon maître (r) dit un jour : à l'intérieur de la khanqah et de nous-mêmes, nous nous efforçons d'être propre. Cela n'est-il pas valable aussi pour l'entrée de ce lieu qui nous permet cela ? Mes enfants étaient pliés en 4 en disant : « Oh ! papa est venu en Inde balayer les rues ! ». Doux souvenirs.

*Le « Faizé Shaikh ».*

Si je tiens dans mes propos à rétablir la dimension humaine, scientifique de ce voyage, la nécessité du bon sens, de la raison et de la réflexion, il n'empêche que, comme dans toute voie initiatique, d'autres énergies se mettent en place. Ainsi, nos maîtres, au-delà de leur condition limitée d'êtres humains véhiculent un autre héritage qui se greffe sur ces règles et techniques précises qui ont depuis longtemps fait leur preuve. Nous parlons ici de véritables Saints, c'est à dire de personnes qui sont allés loin, très loin vers et dans la Présence divine. Ils ont combattu pendant toute leur vie de raison leurs attirances vers autre chose que Dieu jusqu'à être ravis, arrachés de ce monde, dérobés à eux-mêmes. La matière exerce un attrait éminemment puissant sur la nature humaine, la charme, la fascine car ses armes sont légion, ses brillances aveuglantes. Ses plaisirs prennent les couleurs de la pérennité alors qu'ils sont illusoires : c'est une chose que de le savoir. C'en est une autre que de s'en détacher réellement.

Il en est de même de cette importance que l'on donne tout au long de notre vie à nos certitudes et nos éruditions. On entreprend énormément d'efforts pour les acquérir et c'est une nécessité. Pourtant, un jour on comprend qu'il s'agit « simplement » de les sentir et les voir disparaître de son propre centre : elles seront heureusement toujours disponibles mais cesseront leurs jacassements irréfléchis, leur préséance lors de toute décision et réflexion. Elles verront leurs prérogatives cesser pour céder la place à la Main de Dieu. Cela ne peut être ni décidé, ni acquis de haute lutte, ni choisi : c'est une Grâce de Dieu et Il l'accorde à qui est suffisamment avancé sur le chemin de sa propre Roue.

Abandonnant peu à peu sa propre présence dans sa propre vie, le Saalik reçoit en lieu et place de lui-même d'autres énergies, transmises de manière subtile de maître en maître, un fluide, un rayonnement que nul livre, nul grimoire, nulle connaissance de raison ne peuvent donner. On a donné le nom de « Faiz » à cette réalité que quiconque de sincère, de détaché et de sensible peut constater quand il rencontre un de ces êtres. Bien sûr le mimétisme joue son rôle, le Mounaassibat aussi, mais nous sommes ici dans un domaine situé au-delà de la raison et des explications logiques : il n'en est pas besoin. Cet état ne peut s'étudier, s'acquérir par travail ou choix : c'est encore une Grâce du Très-Haut : Il n'en finit pas de déverser Sa Grâce et Il n'en est pas avare !

L'éducation du Mourriide tient donc aussi de ce « Faiz » : moultes perceptions et intuitions, force ressentis s'assimilent par cette voie irrationnelle. Tous ceux qui approchent les maîtres authentiques peuvent en témoigner. Cette dimension « magique » n'est pas extraordinaire : elle fait partie intégrante de l'enseignement. Dans cette Voie, l'étudiant apprend très tôt à mettre de côté ses principes de raison, de preuves, de « cartésianisme » : rien n'a besoin d'être justifié quand on arrive au constat des évidences. Là, c'est la Main de Dieu qui agit.

*Le but du soufisme : la voie après la voie.*

L'aboutissement du Tassawwouf est le même que celui de toutes les disciplines spirituelles authentiques de toutes époques, de tous lieux et de tout peuple : voir, converser, vivre en Dieu en ce monde même. Les disciplines sont des outils. L'oeuvre est la même pour tous : le déchirement des voiles des illusions pour l'apparition du Visage de l'Ami dans toute Sa Beauté.

Après quelques décennies de cette obéissance et assiduité dans la fréquentation du Shaikh, arrive un jour où tous les Anciens se seront envolés de ce monde. Le vieux derviche se retrouve seul, orphelin certes mais aussi

instruit de lui-même, éclairé par tout ce temps passé à l'écoute de cette autre flûte qui lui amenait le son de Dieu. Il devient alors lui-même ce roseau à travers lequel passe le vent de l'Amour, le souffle de son immortalité.

Arrivé à la naissance de l'eau, suspendu entre le visible et l'invisible, dans le silence de l'ineffable, assis sur cette solide pierre de ce passé vécu sous les regards des grands aigles, il attend que se lève la brume de la matière, le solide transmué en éther : le tangible illusoire de la vie s'évapore, déchirant les derniers voiles masquant la substance. La quintessence du tout lui est révélé.

Mon maître définissait ainsi le terme « derviche » : de deux mots Farrssis : « dourr » : la perle et « weïch » : comme. Le derviche est celui qui passe toute sa vie terrestre à polir son coeur de telle manière qu'il arrive un jour à la pureté de l'eau d'une perle. Dans ce miroir se reflète l'Ami, le Bien-Aimé. Pour ma part, je lui ai trouvé une autre origine : de « Darr » : la porte. Le derviche est celui qui arrive un jour devant une ultime porte située entre ces deux mondes, s'assied et attend son ouverture. On est loin de ce sens galvaudé et péjoratif de « mendiant sale et hirsute» dans la langue moderne !

Il est donc long ce temps qui voit le jeune étudiant s'engager en actes dans une nouvelle vie, luttant constamment contre ses désirs naturels du monde et de ses miroitements, et cet aboutissement intime au soir de sa vie qui le trouve apaisé et agréant le moindre atome de son quotidien encore soumis aux lois de cet univers. 4 décennies ont passé. Des années de traque perpétuelle de cette vision apparue un soir de jeunesse et qui allait être le coeur de sa vie, sacrifiant tout et tous à ce cheminement obsédant.

Un pas devant l'autre, il attendait avec foi et certitude ce jour où Dieu courra vers lui, complètement ouvert car à force de laisser derrière soi des bouts de soi-même, il ne reste plus grand chose à l'arrivée. Son âme, de la naissance du voyage jusqu'à l'éveil de son être véritable n'est plus dans le même état. Ne s'est-elle pas transformée elle aussi ? N'a t-elle pas enlevé tous ces masques et grimages apposés sur l'éclatant visage de son enfant intérieur parvenu enfin à la vie en cette vesprée de son existence ? Le Qourr'aane parle des deux mers : « Madjma'al bahraïn » : quelles sont-elles ? Serait-il parvenu à leur confluence pour continuer sa route à la rencontre de l'infini ? Quand les océans se rejoignent, n'en reste t-il pas un seul ? La dualité permanente muée en unicité finale ? Pour aller encore plus loin dans les pas du Seigneur cette fois-ci ? L'initié actif n'a-il pas rencontré le contemplatif qui est fatigué d'avoir tant travaillé et qui n'a plus à le faire car il est devenu lui-même ce combat qui s'est transmué en douceur, quiétude. Ce serait réellement l'état d'ataraxie d'Epicure. Je suis persuadé pour ma part qu'il s'agit ici d'un état de grâce que Seul l'Aimé peut accorder à son amant avide de Sa Présence.

Il y a quelques années, je cueillais une phrase dans une des nouvelles d'Ambrose Bierce, écrivain ambigu s'il en est ! Il disait : « L'homme accompli est celui qui arrive au désespoir et au dégoût de tout. » Au prime abord, je pensais : « Houla mon gars ! Cool ! T'inquiètes ! C'est qu'une petite déprime ! On en sort ! On se calme et on boit un coup ! » : réaction bien légitime je pense. Puis, tout d'un coup, je compris. Bierce exposait dans cette simple phrase l'aboutissement ultime de tout chercheur de sagesse, l'état de vie de tout pèlerin arrivé à un dépassement définitif de sa première condition humaine. Celui qui pouvait affirmer une chose pareille avait tout compris. Voici ce que moi j'en avais saisi.

Par « homme accompli », on entend l'avènement de ce que doit devenir tel individu et seulement lui : chaque être possède sa propre destinée et chaque « aboutissement » est particulier et unique. On abandonne ici ce lieu commun de toutes les disciplines spirituelles qui font de cet achèvement un état identique pour tout être, un état « uniforme » que devrait atteindre tout impétrant sur la Voie de Dieu. Il y aurait une sorte d'accoutrement du saint ! Tout se relativise : j'irai où le Bien-Aimé m'amènera. Mon accomplissement n'est pas celui d'un autre ! Chacun a son propre endroit, sa propre place à découvrir.

D'autre part, arrivé à cet « accomplissement », le courtisan de l'amour - car Roumi disait qu'il fallait « aimer l'amour », que « l'amour est amoureux de moi et je suis amoureux de l'amour » - est un être qui n'a plus ni doutes ni rébellions. Il a eu tout ça. Il s'est tant rebellé un jour et a tant pleuré loin de son Aimé qu'il a fini par comprendre et voir que la vérité est l'amour, l'alliance, la proximité, l'abandon, l'acceptation, la satisfaction entière,

profonde et totale de ce que Dieu donne. Il n'a donc plus d'espoir car celui-ci ne sert à rien : je n'espère plus, j'accepte. Je ne demande plus, je prends. Je n'aspire plus, j'agrée. Je ne crois plus, je vois. Le « désespoir » est l'inutilité de l'espoir car seul ce qui doit être sera.

Dans ce même état, le derviche aime tout, reçoit tout du même regard, n'a plus de préférence pour tel ou tel événement de la destinée. Ayant perdu ce goût qui lui était propre pendant toute sa vie - « je veux ceci, je préfère cela, j'accepte ceci, je refuse cela » - il n'en a plus. C'est cela le « dé-goût », le sans goût car tout a le même goût, celui de l'acceptation dans la sérénité. Cette tête qui s'est tenue haute et fière pendant toute une vie s'est penchée vers la Terre. Ce mental qui a toujours décidé, cette volonté qui a toujours été présente ne sont plus. À leur place, un silence qui voit l'esprit s'apaiser : il est maintenant assis sur l'énergie cumulée de son courage passé. La puissance des assises inébranlables de ses sacrifices anciens le protège et le libère. Il reste dans l'évidence de son passage à l'état de brume, tout dialogue intérieur suspendu, sans pensées, ayant retrouvé cette partie ancienne de l'Homme : l'au-delà de la raison ramène à avant la raison. Il vit dans l'instantanéité de l'histoire, de son histoire...en y échappant en même temps. Il n'y a plus d'histoire. Cette impermanence active qui voit tout changer constamment, comme cette création qui n'en finit pas d'être créée sous le doigt de Dieu, a calmé les agitations illusoires de son intellect. Le derviche a retrouvé sa place au sein du mystère car il a enfin compris que tout est mystère et que le dévoilement du secret est le silence, souvent perçu par son soupir. Maoula-é-Rroum disait :

آه را جز آسماں ہمدم نبود  راز را غیر خدا محرم نبود

*De mon soupir point d'autre témoin que le ciel  De mon secret point d'autre confident que le Seigneur.*

Au vu de ce que j'ai essayé de décrire de cette réalité intérieure du derviche, le sens de ces vers parait évident.

Le sorcier est dans l'émerveillement, le respect absolu de tout ce qui est, à ce point concave que tout le pénètre : il est enfin capable de se préparer à mourir car personne ne fait cela. La mort est une abstraction que chaque être humain perçoit comme un événement qui n'arrivera pas maintenant, à l'encontre de toute logique, tellement est instinctif le réflexe de vie. L'éveillé est celui qui attend d'épouser l'infini, qui s'y prépare et qui ne sera pas surpris. La présence de la mort devient une compagne, une amie qui nous guidera pour partir de ce monde. Elle est notre ultime Shaikh qui scellera la jarre de notre vie remplie à ras bord. Toutes les angoisses cessent alors : le derviche voit que l'infini n'est pas un espace sans fin mais une absence d'espace. De même que l'éternité n'est pas un temps très long mais une absence de temps : « Laa makaane » disait Roumi : « aucune place, il n'existe plus d'espace ».

La discipline du Tassawwouf, comme bien d'autres enseignements authentiques amènera le voyageur à sa destination, pour parcourir toutes ces ruelles de la cité de l'Amour.

Que nos maîtres et les maîtres de nos maîtres en soient bénis et rendus grâce pour leur générosité et leur patience dans leur devoir d'éclairer les ténèbres de l'ignorance de l'éclat de leur lumière. آمین

*Conclusion.*

Je le réitère : je n'ai fait que reporter ici les règles immuables régissant cette Voie que nous avons empruntée qui nous vient des plus grands sages et aimés de l'humanité : les Prophètes (a). Hazrat Sayyidoul Qaouneïne (S) est notre cocher pour ce temps. Nous recevons ces prescriptions de son enseignement et de ceux qui l'ont suivi, fidèles au message prophétique, ces assoiffés de Dieu, faisant fi de ce monde et de ses richesses illusoires, préférant la pauvreté libératrice à l'esclavage dans les prisons dorées de l'attachement à ce monde, fuyant les pouvoirs car les détournant de Dieu et les emprisonnant dans leurs duperies. Imagine t-on, dans ce monde aux

réflexes de possession chez chaque être humain, ce qu'est vivre sans rien posséder ? Quel peut être l'univers mental d'un tel individu ? Vivre sans rien dans une sérténité totale attendant la rencontre du Bien-Aimé : des idées théoriques, idéales de poètes ?

Les Mashaikhs authentiques de toutes les époques et lieux ont tous insisté sur la fidélité et l'amour du Prophète (S). Ce dévouement à son message et à sa personne est le centre même du Tassawwouf : toute autre allégation est une erreur et atteste de l'ignorance de leurs énonciateurs. Il s'agit ici de la première vérification que doit faire le futur Mourriide dans l'écoute de l'enseignement du Shaikh. Les livres, les études, les cursus d'apprentissage sont nécessaires mais il arrivera un jour où cela devra être dépassé. Ce que Roumi et tous les maîtres appellent « désapprentissage », « déconditionnement », ce n'est pas de l'oubli car on ne peut oublier les acquis de décennies d'étude d'une science, mais cesser un jour de donner une primauté inconsciente aux connaissances livresques, à l'érudition abstraite, au cumul des théories. J'ai cru devoir et pouvoir oublier et me débarrasser de cela dans certaines de mes révolutions du passé mais Dieu, dans Sa magnanimité, m'a fait comprendre et voir la vérité : il s'agit de s'en détacher totalement, car tant que leur importance perdure, l'opportunisme est là et cela constitue un grand péché d'orgueil. Sans le comprendre et avec toute sa sincérité, le Saalik prend pendant très longtemps la place de Dieu dans sa vie. Un jour arrive où Dieu lui fait voir qu'il a toujours été lui-même son propre obstacle à sa progression. Au lieu de travailler à la place de Dieu, n'est-il pas préférable de Le laisser faire ?! Il est doué vous savez ! Pour connaître les richesses de l'océan nous dit Roumi, il ne suffit pas de naviguer : il faudra un jour plonger et atteindre les profondeurs. Cela ne peut se faire sans un maître qui sache respirer sous l'eau, puisse avertir de sa température, des êtres fantastiques qu'on peut rencontrer, etc..

Bien entendu, il faut un endroit « consacré » pour cet enseignement ainsi qu'un programme d'activités régulier. C'est ce que nous faisons dans notre Creuse depuis bientôt 2 ans maintenant : réunion mensuelle autour du Mathnawi de Roumi avec commentaires, échanges de points de vue et ressentis, Zikrouloullah et même chant des distiques en Farrssi. Certains commencent timidement à apprendre à psalmodier ce rythme magique venant tout droit des coeurs de Shams et Djalaal Oud Dine. En tout état de cause, mon maître (r) disait que « là où tu te trouves est ta Khanqah ». Cela est absolument vrai car nous avons beaucoup de contacts avec les Chrétiens et d'autres non-musulmans : nos chants et paroles du Mathnawi les emportent car ils sont sincères et bienveillants. Ils nous

disent : « vos chants nous mettent en état de prière » : c'est fort et nous reconnaissons bien là le pouvoir extraordinaire du Mathnawi Ma'nawi de Maoulaana qui réunissait autour de lui des 'Aachiqiines, des amoureux de tous horizons et confessions ainsi que les femmes avec les contacts de pudeur que cela implique.

Que Dieu qui nous aime et nous permet de chanter son Nom et Son Silence rende nos actes et nos pensées de moins en moins ingrats, fasse que nous rencontrions beaucoup de Ses proches amis en ce monde et nous permette d'avancer encore et encore vers le dévoilement de Sa Face. Et certes, cet Ami là n'est pas un avare de ses richesses. آمین

Et la dernière résonnance ne sera t-elle pas :

از کجا می آید ایں آواز دوست

*Mais d'où vient ce Son de l'Ami ?*

**Shadjara (Silsilah) de Hazrat Waala.**

Voici la Shadjarah, l'arbre de la hiérarchie des maîtres de mon maître Hazrat Aqdas Maoulaana Shah Hakeem Mouhammad Akhtarr Sahab, " Roumé Thaani ", " Shamsé Mathnawi ", "Moudjaddid é zamaanan" (Rahmatoullahi 'aleï).

Sayyid-ul-Kaouneïne, Hazrat Mouhammad Rassouloullah (Sallahou 'alaihi wasallam)

- Ameer al-Mu'mineen Ali ibn Abi Talib

(Karram allahou wadjhou) 40/660

- Shaikh oul Mashaaikh Khwaja Hasan al-Basri

(Rahmatullahi 'aleï) 110/728

- Shaikh Abdul Wahid bin Zaid (R) 176/792

- Shaikh Fudayhl bin 'Ayad (R) 187/802

- Shaikh Sultan Ibrahim ibn Adham al-Balkhi (R) 166/782

- Shaikh Huzaifah al-Marashi (R)

- Shaikh Abi Hubayrah al-Basri (R) 279/892

- Shaikh Mamshad 'Alou Dinwari (R) 299/911

- Shaikh Abi Ishaq ash-Shami (R) 329/940

- Shaikh Abou Ahmad al-Abdal al-Chishti (R) 355/965

- Shaikh Abou Muhammad al-Muhtaram al-Chishti (R) 441/1049

- Shaikh Abou Yusuf al-Chishti (R) 559/1163

- Shaikh QutbuddeenMaudood al-Chishti (R) 577/1181

- Shaikh Sayyid Sharif az-Zindani (R) 584/1188

- Shaikh Uthman al-Haruni (R) 597/1200

- Hazrat Mu'in uddin Hasan as-Senjiri Chishti (R) 632/1234

- Shaikh Fariduddin Shakar Ganj al-Ujudhani (R) 669/1270

- Shaikh Sayyidoul-Arifin 'Alaouddin as-Sabiri (R) 690/1290

- Shaikh Shamsouddin at-Turki al-Panipati (R) 716/1316

- Shaikh Jalaluddin al-Panipati (R) 765/1363

- Shaikh Ahmed Abdul Haq Radolwi (R)

- Shaikh 'Arif Farouk (R) 882/1477

- Shaikh Muhammad 'Arif ar-Radolwi (R)

- Shaikh Abdul Quddus Gangohi (R) 924/1517
- Shaikh Jalaluddin Thanesaari (R) 989/1581
- Shaikh Nizam uddin al-Balkhi (R) 1035/1625
- Shaikh Abou Sa 'id al-Gangohi (R) 1040/1630
- Shaikh Muhibbullah Sadarpouri (R) 1058/1647
- Shaikh Muhammad Akbarabaadi (R) 1107/1695
- Shaikh Shah Muhammad al-Makki Wali (R)
- Shaikh Shah Azduddeen Amrohi (R) 1172/1758
- Shaikh Shah Abdul-Hadi (R) 1190/1776
- Shaikh Abdul Bari al-Amruhi (R) 1226/1810
- Shaikh Shah Abdur Rahim al-Shahid (R) 1246/1830
- Shaikh Nur Muhammad Jhinjhanawi (R) 1259/1843
- Shaikh Hajji Imdaadullah Thanwi (R) 1317/1899
- Mujadid-e-Millat, Hakeem ul Ummah Hazrat Maulana Ashraf Ali Thanvi (R) 1323/1905
- Shaikh Muhhyi Ous Sunnah, Hazrat Shah Abrarul Haqq (R)
- Aarif Billah, Hazrat Aqdas Maoulana Shah Hakeem Mohammad Akhtar (R) 1434/2013

## GLOSSAIRE

'*Aabid* : « l'adorateur ». C'est le zélote, qui accomplit scrupuleusement ses devoirs cultuels.

*'Aarrif* : le connaissant de Dieu, le contemplatif dans Sa Proximité.

'*Ishq :* l'Amour de Dieu.

*Aachiq :* l'amoureux.

*Baqa* : la permanence dans l'état divin. Ayant atteint le « Fana », le Soufi vit perpétuellement en état de grâce, goûtant la Proximité de Dieu.

*Bast* : le contraire de Qabz . Dilatation, ouverture, expansion, déploiement. État de sérénité optimale, « l'euthymie » des Grecs, l'Univers a besoin et profite de ce cœur ouvert qui s'unifie au Cosmos. Le Qabz peut aussi donner cet état mais plus rarement.

*Derviche* : à l'origine, il s'agit d'un voyageur souvent considéré comme un mendiant. De deux mots persans « Dourr » et « veich », « comme la perle », son cœur a été poli et brille comme une perle. Le derviche est un chercheur en quête de Dieu mais par des chemins hétérodoxes, plus personnels. Il est souvent considéré comme hérétique car dépassant les obligations de l'Islam orthodoxe.

*Diwaani* : état d'ivresse en Dieu.

*Djazb* : le rapt divin. Dieu ravit celui qu'il aime et ne le laisse pas dans une autre occupation que Sa contemplation.

*Faaqih* : le juriste dans la jurisprudence islamique. Il est celui qui connait la loi et en est le garant.

*Fakir* : littéralement « le pauvre ». Il est devenu pauvre à ce monde et à ses attirances, pauvre des passions négatives qui l'éloignent de la divinité : amour de l'or, esprit de compétition, jalousie, besoin de reconnaissance des autres, etc. « Heureux les simples d'esprit, car le royaume des Cieux leur appartient ». (Matthieu, Vt 1-2).

*Fanaa* : « la fusion », l'union de la créature et du Créateur.

*Hafez, Attarr, Roumi, Saadi, Ibn Arabi* : grands poètes et mystiques soufis des XIIIème et XIVème siècles. Ce sont des personnages reconnus et acceptés par l'orthodoxie.

*Iarr :* « l'Ami », Celui qui est fidèle : Dieu.

*Ibn oul Waqt* : expression soufie : « le fils, l'enfant du temps ». Elle rend compte d'un état de permanence dans le présent, en même temps que le passé et le futur ont disparu, absorbés par la puissance de l'énergie du vécu de l'être.

*Ibn ous Sabiil* : « le fils du chemin ». Celui qui, sur le chemin, devient le chemin.

*Ibn ous Shams* : « le fils du Soleil ». C'est le Phaéthon des Grecs. Ici, il s'agit du derviche libéré des limites humaines, vivant dans la Lumière éternelle du Soleil des soleils.

*Insaan oul kaamil :* « l'homme universel ». Le derviche réalisé.

*Khanqah* : lieu où le Shaikh enseigne et vit. L'équivalent arabe est la Zawiyyah. Mon maître disait que là où tu te trouves est ta Khanqah, ton temple, dans la nature, face à la mer et au ciel, dans le vent et la lumière, sous la pluie et le soleil, humant le parfum de l'Aimé, écoutant Sa Voix, Son Souffle, te fondant dans Son Être.

*Khizr ou Khodarr ou Khaadir* : prophète immortel que certains saints, dans l'histoire du soufisme, ont rencontré. Dans le Coran, il est mis en contact avec Moïse à qui il donne des épreuves.

*Khoda* : Terme persan pour Dieu. Littéralement : « Celui qui est venu par Lui-même ».

*Kototama* : littéralement « âme des mots » en japonais. C'est une parole sacrée venant des Dieux, ces intermédiaires entre l'Unique et l'Homme. Ce concept se rapproche des mantras bouddhiques. Pour le derviche, l'équivalent est le Zikr.

*Koun faya koun :* expression coranique : « Sois et c'est ». Equivalent au « fiat lux » : « que la lumière soit ». Acte pur de Dieu qui pose la Création dans une instantanéité révélant Sa Nature omnipotente.

*Madjzoub :* celui qui a été ravi, « volé » à ce monde, enlevé même à lui-même par Dieu.

*Manssour al Hallaj* : martyr soufi, à cheval sur le IXème et le Xème siècle, condamné par les instances tant légales que spirituelles à être supplicié pour avoir proclamé publiquement « Ana al Haqq » : « je suis la vérité ».

*Maqaam* : station spirituelle. Le Soufi passe d'étape en étape lors de son avancée sur la Voie.

*Mast* : l'ivresse, cet état échappé de la raison que vit celui qui a rencontré Dieu.

*Mathnawi :* Autre forme de la poésie persane : « distique ». Ce sont deux vers de 11 pieds qui se répondent.

*Maulana Thanwi, Maulana Shah Mohammad Ahmad, Maulana Abrarr oul Haqq, Maulana Akhtarr* : grands maîtres soufis appartenant à la « Silsila », chaîne initiatique ininterrompue depuis le prophète de l'Islam, transmettant les secrets de la Voie par l'octroi du « Khilaafat », moment d'obtention de la permission d'enseigner le Tassawwouf », marqué par une cérémonie différente selon les écoles mais ayant toutes une même base : le « Mouriid », le disciple, devient un Shaikh, un maître reconnu du soufisme.

*Moudjaddid é Zamanan :* expression soufie équivalent à *« Qouboul Ikhtaab »,* « le Pôle du temps ». Comme les « Badal », pluriel de « 'Abdaal », ce sont des autorités du spirituel qui viennent à chaque époque revivifier l'enseignement de la Voie. Ce sont les plus grands maîtres dont la littérature soufie garde les biographies.

*Mourid* : le disciple, celui qui a choisi librement un maître pour le prévenir des dangers de la Voie.

*Mourshid* : le maître.

*Musulman* : mot calqué sur l'arabe « mouslim » qui vient de « Islam ». Salam a la même racine. Celui qui est engagé dans la voie de la Paix, disciple de celui qui a amené l'Islam : le Prophète Mouhammad (S).

*Nafs* : terme récurent du Soufisme, habituellement traduit par « ego ». S'il possède bien le sens péjoratif de pulsions naturelles vers les plaisirs et le monde, pulsions que le Soufi combat toute sa vie, il existe aussi cette dimension d'épuration du Moi conscient en contrôlant les diktats de l'inconscient.

*Nisbat e Ilaahi, Qourb é Khoda, Nisbat ma'Allah* : Expressions du soufisme : la proximité de Dieu, but de tout soufi dans l'entendement classique.

*Pirr é Moghan :* expression du soufisme persan : le maître de la Taverne. Les grands poètes soufis utilisent tous un langage à la fois érotique, pour rendre compte de l'Amour ultime du voyageur pour son Bien-Aimé, Amour qui confine à la folie, et un langage d'ivresse. Le derviche est un ivrogne titubant sous l'effet de l'alcool. Langages imagées certes mais empreints de sensualité. Ici encore, il y a une présence du corps dans cette étreinte que recherche le Soufi.

*Qabz :* état intérieur de « contraction », de retour sur soi. Le Soufi qui connait cet état est rempli d'énergie qui circule au sein de lui-même. Ce peut être une étape très pénible. Certains maîtres, de par leur nature, se sont réalisés dans le Baqa selon cette coloration spirituelle.

*Roubeïyyaat* : Forme de la poésie persane : « quatrains ». Tous les grands poètes persans en ont écrits.

*Rra* : le chemin, la Voie initiatique.

*Saalik* : Terme du Soufisme : le voyageur vers Dieu, celui qui est sur la Voie menant à Lui.

*Saaqi :* « le buveur ». La terminologie soufie présente beaucoup d'images liées à l'érotisme et à l'ivresse. Ainsi, le Saaqi est l'homme ivre des tavernes, recevant dans sa coupe le vin versé par un échanson de son aiguière.

*Salat :* prière canonique obligatoire en Islam au nombre de 5. Les Soufis de toutes époques y ont ajouté beaucoup de surérogatoires, ainsi que des jeûnes et exercices visant à combattre le corps et ses penchants naturels au plaisir. Ces ascèses sont au centre de toutes les écoles.

*Saut e sarmat :* Le son du silence, ce timbre inaudible dont parlent toutes les disciplines mystiques. Il est le lien entre l'Expir divin et le réceptacle que constitue le cœur du voyageur. C'est la sonorité, le rythme de l'Amour qui fait fonctionner l'Univers.

*Sema :* mot persan. Danse des derviches tourneurs ayant son origine dans l'enseignement de Shams et de Roumi. C'est une chorégraphie codifiée représentant la ronde des planètes et des soleils. Le derviche tourne avec la main droite vers le haut, recevant du Ciel l'Amour de Dieu, et la main gauche vers la terre comme s'il redistribuait ce don.

*Shaikh :* terme arabe. Pluriel : Mashaaikhs. Il s'agit du maître soufi qui enseigne la Voie, c'est-à-dire les exercices et conseils pour que ses disciples avancent vers Dieu. Dans les écoles soufies, il doit recevoir la « Idjaazah », la permission de son maître car il intègre la Silsila, la chaîne de transmission. Le Shaikh maîtrise toutes les écoles (voir Tassawouf).

*Tassawouf :* mot arabe d'où vient le mot Soufisme. Depuis les premiers temps de l'Islam, Mohammad le Prophète enseigna un complément secret aux lois cultuelles à certains de ses compagnons. Depuis, cet enseignement s'est poursuivi, relayé par des Maîtres qui reçoivent l'investiture. Il y a 4 écoles reconnues dans l'Islam indo-iranien : les « Naqshbandis », les Soharwardis », les Qaadrris », « les Chisstis ». Par ailleurs, dans le reste du monde musulman, existent beaucoup d'autres ordres toujours rattachés par la « Silsila » au Prophète et ses Compagnons initiés.

*Zikr :* leitmotiv de toutes les écoles de Soufisme. Ce sont des litanies répétitives comme le nom « Allah », « Houwa », « Hayy »… Chaque époque, chaque école possède les siens propres. On peut traduire ce mot par « souvenir ». Le Soufi se souvient, se remémore sa Bien-Aimée, cette divinité, par des mots, des sons et des rythmes de souffle ou contrôle des battements cardiaques.

**Du même auteur:**

*« Écoute la flûte... » :* Traduction, transcriptions phonétiques et commentaires d'un choix de 25 distiques tirés du Mathnawi Ma'nawi de Djalaal Oud Dine Roumi (r). Un CD de chants réalisés par l'auteur accompagne le livre.

*« Budo, Futuwwah, Chevaleries : leur place dans la vie de l'homme moderne »* : petite histoire des chevaleries à travers les peuples et le pourquoi et les acquis de cette pratique dans notre modernité.

Le présent ouvrage ainsi que les deux précités sont réalisés en auto-édition. Ils sont écrits, mis en page, imprimés, reliés et distribués par l'auteur.

*Dépot légal Décembre 2016*

*ISBN : 978-2-9555215-2-6*